

LES TOURMENTS

RODRIGO HASBÚN



LES TOURMENTS

Traduit de l'espagnol (Bolivie)
par Juliette Barbara

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Los afectos*
© Rodrigo Hasbún, 2015.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02916-9

Bien qu'inspirée de personnages et de faits historiques, cette œuvre est une fiction. Comme telle, elle n'est pas et ne prétend pas être un portrait fidèle d'aucun des membres de la famille Ertl, ni de ceux qui apparaissent à leurs côtés dans ce roman.

I

PAÏTITI

Le jour où papa est revenu de Nanga Parbat (avec des images qui vous trituraient l'âme, tant de beauté avait quelque chose d'inhumain), il nous a dit, pendant que nous dînions, que l'alpinisme était devenu trop technique et qu'on perdait l'essentiel, qu'il n'escaladerait plus. En l'écoutant, maman a souri comme une idiote, imaginant sans doute que ces paroles recelaient une sorte de promesse, mais elle est demeurée silencieuse pour ne pas l'interrompre. C'est la communion avec la nature qui importe, poursuit-il, sa barbe plus longue que jamais, aussi obscure que ses yeux légèrement fous, la possibilité d'atteindre des lieux qui ont été abandonnés, même de Dieu, voilà ce qui importe. Non, de Dieu non, se reprit-il, à l'aube d'un des monologues qu'il poursuivait des heures durant à peine était-il rentré, avant que recommencent à croître ses silences et l'envie d'entamer une nouvelle aventure, c'est justement en ces lieux qu'on le rencontre, là où Dieu se repose de notre ingratitude et de notre sordidité.

Monika et Trixi l'écoutaient, plongées dans une sorte d'hypnose naissante, et maman n'en parlons pas. Nous étions son clan, celles qui l'attendaient, jusqu'à il y a peu toujours à Munich, mais à présent, depuis un an et demi, à La Paz. Partir, c'est ce

que papa savait faire de mieux, partir mais aussi revenir, comme le soldat d'une guerre permanente, jusqu'à rassembler ses forces pour repartir une fois de plus. Ça arrivait généralement après quelques mois de calme plat. Cette fois-ci, juste après s'être plaint de l'alpinisme, il mentionna la bouche à moitié pleine que bientôt il partirait à la recherche de Païtiti, une ancienne cité inca enfouie en pleine forêt amazonienne. Personne ne l'a vue depuis des siècles, dit-il. Et ça m'a mise mal à l'aise de regarder maman, de constater combien l'illusion avait été brève. Elle regorge de trésors que les Incas cachaient là pour les dérober à la cupidité des conquistadors, ajouta-t-il, mais ce point était celui qui l'intéressait le moins, son seul trésor serait de découvrir les ruines de la cité. Ce qui est certain, c'est que, sur le chemin du retour de Nanga Parbat, il avait fait une escale décisive à São Paulo, et disposait désormais des financements et des équipes nécessaires à l'expédition. Souvenons-nous combien de temps Machu Picchu est restée ignorée de tous, dit-il, pendant des centaines d'années personne ne savait qu'elle était là, jusqu'à ce que l'audace de Hiram Bingham ne la mette au jour.

Papa connaissait les noms de centaines d'explorateurs, pas moi. Il me restait une année de lycée et j'avais d'autres préoccupations, je devais décider ce que je ferais ensuite. La Paz n'était pas si mal, mais c'était une ville chaotique et nous y serions toujours des étrangers, des gens venus d'un autre monde, un monde vieilli et froid. Du moins étions-nous parvenus à nous adapter, après des mois et des mois passés à lutter contre tout, y compris contre cette fichue langue, l'espagnol. Maman pouvait à peine le parler, mais mes sœurs se débrouillaient chaque jour un peu mieux, et moi je me défendais sans grande difficulté. Ma seconde option était de

retourner à Munich. Que Monika y songe également m'en dissuadait, parce que cela impliquait que nous finirions peut-être sous le même toit. Elle venait tout juste d'avoir dix-huit ans et d'obtenir son diplôme et elle était plus paumée et enragée que jamais. Avec ses crises de nerfs, elle s'était arrangée pour que tout tourne autour de sa personne, plus encore qu'auparavant, et que Trixi et moi dussions nous résigner à incarner des personnages secondaires, un peu comme maman par rapport à papa. C'était moche de la voir convulser, je ne vais pas le nier. C'était impressionnant, horrible même, il avait fallu l'attacher la dernière fois. Papa était-il déjà au courant ? Maman le lui avait-elle rapporté dans une de ses lettres ? Ou un peu plus tôt, dès qu'ils s'étaient retrouvés seuls dans leur chambre, avant le dîner ? Bien que maman la supplie depuis des mois, Monika n'accordait aucune importance à cette histoire (c'est rien du tout, disait-elle, laissez-moi tranquille) et se refusait catégoriquement à consulter un psychiatre ou un interniste.

Quoi qu'il en soit, dix jours après l'arrivée de papa, un événement viendrait faire écho au désordre intérieur de ma sœur : les archéologues brésiliens qu'il attendait lui annoncèrent qu'ils étaient contraints de retarder le départ de l'expédition. Papa ne comprit pas leurs motifs ou choisit de les interpréter comme un affront personnel, et un orage de merde s'abattit alors sur notre foyer. Dans les jours qui suivirent, nous l'avons entendu passer d'interminables coups de fil, claquer les portes à toute force, proférer des menaces, crier. Entre deux crises, il restait à ruminer comme une bête en captivité, comme un homme qui a tout perdu. Nous étions toutes en vacances, impossible d'échapper au martyre. Finalement, alors que Monika et moi l'aidions au jardin un après-midi, il lui proposa qu'elle l'accompagne. Ma sœur ne savait pas si elle souhaitait poursuivre

ses études, ni ce qu'elle souhaitait étudier si jamais elle se décidait, ni même où elle irait le cas échéant. Cela dit, c'est elle qui avait mis en cause avec le plus de virulence la décision de nous installer en Bolivie, et ses reproches incessants nous poursuivirent jusque sur le bateau. Nous ne pouvons pas abandonner nos vies comme ça, disait-elle avant de commencer à gesticuler, ça ne se fait pas. Repartir de zéro, c'est une opportunité qui n'est pas donnée à tous, disait papa. Repartir de zéro, c'est impossible, le coupait ma sœur, partir c'est bon pour les lâches. Des mots comme ceux-là le laissaient sans voix et ce silence en retour offrait toute liberté à Monika, au moins jusqu'à ce que papa perde patience, et alors maman nous disait à Trixi et à moi d'aller faire un tour sur le navire pendant qu'ils poursuivaient la discussion, parfois des heures durant. Par la suite, quand nous sommes arrivés à La Paz, j'ai mieux compris les réserves de ma sœur. Rien n'était reconnaissable (il y avait des enfants qui mendiaient dans les rues, des Indiens portant sur leur dos d'énormes paquets, trop de maisons à la construction inachevée), et, de manière générale, tout avait l'air précaire et sale. Quelques mois plus tard, une fois installées dans un quartier central, après que papa est parti pour Nanga Parbat, les crises de nerfs de Monika ont commencé. Plus d'un an s'était écoulé depuis lors. Ce jour-là, dans le jardin, à ma grande surprise, elle accepta immédiatement la proposition paternelle.

De toute évidence, papa tentait de faire d'une pierre deux coups : s'assurer de son aide pour l'expédition – que papa, de ce que nous en savions alors, avait décidé de ne pas retarder d'une seule seconde –, mais aussi éloigner Monika de ses démons et de son incertitude. Après les avoir entendus, incrédule, j'ai dit qu'il devait m'emmener moi aussi. Toi, tu es

encore au lycée, bêtasse, intervint ma sœur. Je peux manquer quelques mois, répondis-je sans perdre mon calme, puis je me suis de nouveau adressée à papa. Une expérience comme celle-ci pourrait être importante dans ma vie, tu le sais mieux que personne. Comment donc était-ce pour lui de revenir à la maison après avoir passé tant de temps au milieu d'une nature hostile, accompagné seulement d'hommes à lui semblables ? Se serait-il passé quelque chose que nous ignorions pour qu'il ne veuille plus escalader ? Et avec Païtiti, que cherchait-il réellement ? Et moi ? Sécher l'école, rien de plus ? Me sentir unique parmi mes amies qui se pâmeraient de jalousie en apprenant cela ? Ne pas passer au second plan derrière Monika ? Comme s'il avait tout prévu, y compris les questions que je me posais, un sourire apparut sur le visage de papa alors qu'il me donnait son accord. Ma poitrine se glaça et je regardai ma sœur et elle me regarda elle aussi et aucune de nous ne sut quoi dire. Je suppose que nous étions terrifiées de constater que tout cela était sérieux.

Il est nécessaire de se préparer, dit-il un peu après. Entre nous, nous parlions allemand ; les quelques fois où nous devions échanger en espagnol, cela sonnait faux. Le soir tombait, il ne faudrait plus tarder à rentrer. Nous avons désormais fini d'arracher les mauvaises herbes du jardin, il ne restait plus qu'à nouer le sac de jute et à sortir jeter le tout dans la rue. Matériellement nous sommes plus que prêts, dit-il, nous avons des vêtements résistants aux piqûres, des appareils de radiotélégraphie, des échelles en aluminium, des boîtiers spéciaux pour protéger les bobines, une caméra impressionnante, nous avons tout ce qu'il nous faudrait pour aller au bout du bout du monde. Il avait pu acheter cet équipement grâce au soutien d'un des ministères boliviens et de l'institut

brésilien qui avait accepté qu'il parte sans ses équipes. Le futur adviendra ici, l'avais-je entendu répéter ces derniers jours, l'Europe a laissé filer sa chance, c'est désormais au tour de pays comme celui-ci. Dans le nôtre, on ne voulait plus de lui et le mépris était réciproque, même si le cinéma allemand lui devait tant. Pendant les Jeux olympiques de Berlin, dans la fameuse production de Leni Riefenstahl, papa avait été le premier cameraman à filmer sous l'eau et à réaliser des prises de vue aérienne incroyables, il avait été le premier à faire tellement de choses. Il s'était également consacré des années durant à prendre des photos de guerre remarquables. Tout le monde le savait, et nous autres plus que quiconque, ce n'est pas pour rien que nous avons dû changer de continent et de vie. Matériellement nous sommes prêts, insista-t-il dans le jardin, accommodant le sac de jute à son épaule, mais d'un point de vue logistique pas encore, pas plus que physiquement ou mentalement, et moins encore spirituellement. Maman était-elle au courant ? En avaient-ils déjà discuté ? Partirions-nous sans son consentement ? Ce ne sera pas simple, personne n'a dit que ça le serait, ni pour vous ni pour moi, mais on trouvera Païtiti. Païtiti nous attend depuis des siècles, dit-il, nous l'atteindrons coûte que coûte.

Trois semaines plus tard, la nouvelle équipe était formée et prête à partir. Bien entendu, papa était le chef de l'expédition. Il n'était pas archéologue, personne ne l'était dans le groupe, mais ça ne comptait guère, en tout cas pas pour l'instant. Rudi Braun s'était déjà lancé dans des aventures semblables (il venait de rentrer d'El Chaco), il paraissait n'avoir aucune attache et savait mieux que personne qui était papa,

le convaincre ne fut guère difficile. Il me fallut deux secondes pour tomber raide amoureuse de lui et mesurer la chance que j'avais d'être là. Entomologiste de profession, mademoiselle Burgl avait depuis des mois jeté l'ancre en Bolivie, où elle avait débarqué pour étudier une quelconque espèce d'insecte. Elle aiderait pour tout ce qui viendrait à manquer, mais se consacrerait aussi à recueillir des échantillons de la faune. Enfin, Monika et moi, nous nous chargerions d'une infinité de tâches, entre autres assister papa dans le tournage du documentaire qu'il s'était engagé à réaliser.

Nous avons voyagé dans un Combi jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Il avançait doucement, peut-être parce qu'il était très chargé. Ce premier jour, nous avons traversé Balca et Chacaltaya, nous arrêtant régulièrement pour que papa filme ou prenne des photos. Avant de partir, il nous avait appris comment l'aider, et désormais nous savions ouvrir un trépied en deux temps trois mouvements, nous connaissons les lentilles de mémoire, nous comprenions en détail le fonctionnement de la caméra. Nous avons rejoint Sorata tard dans la nuit et y avons très mal dormi, entassés dans une petite chambre louée pour l'occasion. Le lendemain, au lever du jour, vingt-cinq mules nous attendaient et nous avons lesté chacune d'elles d'exactly quarante-six kilos, papa nous avait dit qu'au-delà les mules n'avançaient pas. Il tombait de la grêle et le froid était intolérable, dix fois plus mordant qu'en ville. Il nous fallait traverser la Cordillère royale à plus de cinq mille mètres d'altitude. Respirer était une gageure en soi, mais respirer en marchant avec un équipement sur le dos et le visage gelé était pire encore.

Nous avons croisé d'innombrables sanctuaires en chemin. Des petits monticules de pierres lisses agencées de manière

à résister aux vicissitudes climatiques. Chaque fois que nous en dépassions un, les muletiers s'arrêtaient pour répandre quelques feuilles de coca alentour et murmurer des prières en aymara. Un des muletiers m'expliqua que ces sanctuaires étaient dédiés à la Pachamama, la déesse de la Terre, et aux esprits des montagnes. J'avais du mal à comprendre ce qu'il disait parce qu'il avait une boule de coca dans la bouche, coutume qu'il partageait avec ses camarades. Ils suçotaient ces petites feuilles des heures durant, leur jus leur donnait de la force. Des mules fraîches nous attendaient au sommet. Le contremaître voulait que papa lui donne davantage d'argent que ce qui avait été convenu, prétextant que ses hommes étaient mécontents, et ils passèrent une heure à négocier. Papa mélangeait les langues quand il était nerveux et il devenait alors encore plus difficile de le comprendre. Des mots en allemand et en bavarois, en italien, en anglais, jaillissaient tous en même temps, formant un murmure impossible. Je lui proposai de servir d'interprète, mais il déclina mon aide. Il finit par conclure un marché en cédant 3 000 pesos.

Quelques heures plus tard, de sinistres personnages en route pour Tipuani à la recherche d'or firent leur apparition. Papa changea d'attitude et Rudi, qui auparavant précédait le convoi, vint à sa rescousse. Son courage me fit trembler d'émotion, ou peut-être était-ce le vent qui venait de se lever. Aucune mule ne pouvait rester à la traîne. Pour essayer d'aider, je les comptais et les recomptais, même si je ne dépassais jamais treize ou quatorze, pas sans me déplacer, ce qui, vu l'état de la route, n'était pas conseillé. De temps en temps, les brigands posaient une question, mais ils gardaient surtout un silence inquiétant. Je me mis à imaginer le pire (que, avec la complicité des muletiers, ils nous volaient tous nos biens, que nous terminions

dépecés). Une demi-heure plus tard, ils nous souhaitèrent bonne chance et s'éloignèrent. La nuit tombait lorsque nous atteignîmes Yani. Les petites maisons en adobe semblaient s'amonceler les unes sur les autres, je n'avais jamais rien vu de semblable. C'était un village morose. Les enfants, nu-pieds, sillonnaient les rues en terre, certains le visage couvert de morve. Ils nous regardaient comme des fantômes et ne répondaient pas à nos saluts. Comment faisaient-ils pour ne pas mourir de froid, c'est un mystère. Les problèmes refirent surface quand plusieurs muletiers s'évaporèrent avec leur monture, il en restait à peine six ou sept à l'arrivée. Papa piqua une colère et le contremaître lui expliqua qu'ils étaient rentrés chez eux, mais qu'ils seraient là tôt le lendemain matin. Une nouvelle discussion s'engagea et il fallut les faire rappeler. Peu après, les sacs du chargement furent regroupés dans le patio, recouverts d'une bâche. Les villageois rôdaient alentour, se demandant sans doute qui nous étions et ce que nous venions faire là. Papa devint méfiant et nous ordonna de monter la garde. Monika se proposa pour le premier tour, bien armée avec son pistolet à gaz. Mademoiselle Burgl et moi avons préparé le repas pendant que papa et Rudi désinfectaient la chambre où nous allions dormir. Le toit était en paille et les murs en adobe. À l'intérieur, ils étaient recouverts de vieux journaux, certains datant des années quarante.

Au milieu de la nuit, Rudi me réveilla d'une caresse dans les cheveux. Que se passe-t-il ? demandai-je. C'est ton tour, dit-il. Ah, répondis-je, et je me levai immédiatement, heureuse que nous puissions enfin parler. Il y a encore des gens ? demandai-je. Il n'y a que deux chiens qui reniflent le chargement depuis des heures, c'est tout, dit-il. Je voulus croire qu'il souriait, l'obscurité ne me laissait rien distinguer. Pour ma part j'ai

souri, mais j'imagine qu'il ne me voyait pas non plus. Repose-toi, lui dis-je. Oui, dit-il. Le lendemain, je me suis réveillée à son côté, et cette fois il a pu me voir sourire quand je lui ai dit bonjour. Nous étions seuls dans la pièce, on entendait les cris de papa au-dehors. Un article sur la guerre attira mon attention. Je me souvenais peu de cette époque et demandai à Rudi si lui s'en souvenait. Il était en train d'enfiler ses bottes et il me répondit que nous ne pouvions pas traîner. Il me caressa de nouveau les cheveux en sortant, mais davantage comme on caresse un animal domestique qu'une femme. Il est possible qu'il me juge trop jeune ou qu'il craigne papa, qui ce jour-là, il est vrai, nous demanda de l'appeler par son prénom. Hans, devons-nous lui dire, comme à un étranger. Hans et rien que Hans. Il faisait encore nuit dehors, et le contremaître et ses hommes exigeaient de nouveau plus d'argent. Cela se passerait-il désormais ainsi tous les jours ? Nous prenaient-ils pour des imbéciles ? Comportez-vous un peu comme des hommes et respectez vos engagements une fois pour toutes, cria Monika, furieuse. Il y eut un silence gêné, de plusieurs secondes, avant que tous partent d'un éclat de rire fraternel, y compris papa qui, empli d'orgueil, lui passa la main dans les cheveux en la décoiffant alors qu'elle commençait à rire elle aussi. Sur ce, l'affaire fut réglée.

Nous nous remîmes en marche. Une partie de cette route avait été ouverte des siècles plus tôt par les Incas. C'était troublant d'y penser, c'était fascinant et triste. Tout comme de savoir que nous étions perdus dans les entrailles d'un pays étranger, si loin de chez nous. L'expédition venait de commencer et il était facile de perdre de vue les objectifs, d'oublier que ce que nous accomplissions au jour le jour répondait à un plan supérieur, que tous nos efforts tendaient vers la découverte

d'une cité perdue dans la jungle. Païtiti, il fallait que je le répète comme un mantra : Païtiti, Païtiti, Païtiti. C'est ce que j'étais en train de faire quand les messes basses de Rudi et Monika vinrent me perturber. Dans ses bons jours, j'enviais la légèreté de ma sœur, sa capacité à se lier d'amitié avec n'importe qui. Que cette bonne humeur ait une contrepartie si terrible, c'était quelque chose que j'avais du mal à comprendre. J'avais du mal à comprendre que la jeune fille enjouée et la jeune fille au désespoir soient une seule et même personne.

À la tombée de la nuit, nous installâmes le camp à Tola-Pampa. Il y avait un ruisseau non loin. Les autres n'ont pas voulu nous accompagner, mais mademoiselle Burgl et moi sommes allées nous baigner seules. C'était le premier bain depuis notre départ, et pour moi cette femme était encore une étrangère. Elle me demanda si j'avais mal aux pieds. Je lui dis que j'allais très bien, même si en vérité mon corps tout entier me faisait souffrir. Elle me demanda si maman me manquait. Je lui répondis que oui. Elle me demanda comment elle était. Elle est mélancolique, dis-je, une réponse ridicule de fait, mais aucune autre ne m'est venue à l'esprit. J'évitai, par pudeur, de mentionner les énormes flegmes qu'elle avait commencé à cracher et que ma sœur et moi examinions comme s'il s'agissait de petits animaux nouveau-nés. On a de la compagnie, dit mademoiselle Burgl. L'un des cochons de la famille qui nous recevait nous observait à quelques mètres. Plus tard, alors que je me soulageais, il resta à attendre que j'aie fini et s'offrit un festin à peine j'eus tourné les talons.

Les bruits de papa me réveillèrent tôt le lendemain matin. Étions-nous partis de La Paz il y a trois jours, ou seulement deux ? Et combien nous en manquait-il pour arriver à Incapampa, où nous établirions notre camp de base ? Nous

avons tant à faire qu'au final, je n'ai même pas eu l'occasion de poser mes questions. Pour le reste, papa n'avait adressé la parole à presque personne, et encore moins à ma sœur. Le silence est fondamental, répétait-il régulièrement depuis notre départ, les explorateurs sont des gens qui savent entendre mieux que quiconque, des gens qui doivent être attentifs à ce qui les entoure. Entendre, c'est tout aussi important, et peut-être même davantage, que de voir, affirmait-il tant et plus. À présent, au petit matin, je l'entendais s'affairer en dehors de la tente. Peu après, il fit son apparition avec de succulents plats d'avoine et de fruits en morceaux.

À sept heures du matin, nous avons une fois de plus repris la route, et à onze heures un brouillard impénétrable nous enveloppa. Papa cria bien fort qu'il fallait se concentrer et suivre celui qui nous précédait. Près de moi, deux muletiers se mirent à parler en aymara. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais leurs voix étaient douces et m'inspirèrent une étrange sensation de calme. On amorce la descente, cria Rudi, attention à ne pas glisser. Sa façon de parler, ferme et douce, à l'opposé de celle de papa qui n'était que ferme, me plaisait. Nous avons déjà enfilé nos tenues vertes pour la forêt tropicale et nous commençons à la sentir à chaque pas, surtout à cause de l'humidité. Nous avons l'air de parachutistes en déroute. Nous avons l'air de soldats en mal de combat, de créatures extraterrestres. De temps en temps, une brèche s'ouvrait dans le brouillard et nous pouvions apercevoir les collines qui couraient vers l'est, recouvertes de mille arbres indiscernables les uns des autres. Papa en profitait pour filmer ou faire des photos, et nous autres étions obligés de nous arrêter et d'attendre, ou de faire semblant de ne pas voir la caméra, ou de le filmer lui, qui à son tour feignait d'ignorer

l'appareil pendant qu'il s'affairait. Là, quelque part en contrebas, se trouvait Païtiti. Je continuais de me le répéter de loin en loin : Païtiti, Païtiti, Païtiti. Je me disais aussi : Rudi, Rudi mon amour, Rudi ma vie. Je m'étais convaincue qu'il était célibataire, mais le souvenir de maman me fit prendre conscience que peut-être quelqu'un l'attendait. Je ne sais pas pourquoi je me suis avancée jusqu'à le dépasser. Alors que je le doublais, un serpent apparut. Rudi réagit et lui lança des pierres qui l'obligèrent à se replier dans l'épaisseur de la forêt, puis il me demanda de rester à mon poste. Dans les heures qui suivirent, je n'osai même plus le regarder.

Nous avons rejoint Pararani en fin d'après-midi et tout était différent de ce que nous avons vu la veille en haute montagne. La nature était plus luxuriante et le sol couvert de mousse, les maisons étaient construites à l'aide de troncs et de feuilles de palmiers, les villageois étaient des gens aimables. Je suais à grosses gouttes sous ma combinaison verte. Moi pareil, me confessa Monika quand je lui en parlai. Nous avons commencé à gonfler en chœur les matelas pneumatiques dans la hutte où nous allions dormir. Si jusqu'à présent La Paz m'avait semblé pauvre, ces villages l'étaient dix fois plus. Tout va bien ? demandai-je. Oui, dit-elle, et toi ? Pareil. Tu survivras ? demanda-t-elle. C'est pas si terrible que ça, répondis-je. Quelques heures plus tard, nous dînions de tortillas et de choucroute. Papa avait dégoté douze défricheurs qui nous ouvriraient la voie dans la forêt et il était de bonne humeur. Il disait que le lendemain, nous arriverions à deux heures au plus tard à Incapampa, que cela relevait du véritable miracle de n'avoir subi aucun contretemps jusque-là, qu'il pouvait déjà entendre le murmure de Païtiti dans l'air. Quelle ouïe !

LES TOURMENTS

parce que moi j'entends rien du tout, avait dit mademoiselle Burgl, et tout le monde avait éclaté de rire.

Cette nuit-là, je me suis arrangée pour me retrouver à côté de Rudi. Je lui embrassai la barbe en le remerciant de ce qu'il avait fait dans l'après-midi avec le serpent. Nous en étions au début, c'était clair, mais nous ne savions pas de quoi. Nous en étions au début et la seule option consistait à poursuivre. Dehors, on entendait le vrombissement des taons et des hordes de moustiques. Rudi fit mine de ne pas comprendre. Il ne répondit pas.

NOËL

Papa et mes sœurs étaient depuis des mois dans quelque recoin de la forêt tropicale et nous avons passé ce Noël toutes les deux, maman et moi. Le meilleur Noël de ma vie.

Je ne devrais pas le dire, c'était notre secret, mais je le ferai quand même : entre autres délices, pendant que nous préparions le dîner, j'ai fumé pour la première fois.

C'est maman qui me l'a proposé.

Tu en veux ? demanda-t-elle de but en blanc.

J'ai souri. Je n'arrivais pas à croire ce qui se passait. J'avais presque treize ans. Douze ans et dix mois pour être précis.

Elle semblait triste, peut-être parce que nous nous apprêtions à passer Noël en tête à tête. Même Paulina, notre employée de maison, était retournée dans son village.

Tu en veux ou pas ? demanda-t-elle de nouveau en me tendant la main, une cigarette glissée entre ses doigts. Ses mains étaient fines. J'avais l'impression de les voir pour la première fois. D'une certaine façon, j'ai eu l'impression pendant tout ce Noël de voir ma mère pour la première fois.

Moi j'ai commencé à onze ans, dit-elle.

J'avais du mal à l'imaginer enfant.